



En cette année 2022-2023,
le Centre œcuménique vous propose de poursuivre

L'ATELIER DE LECTURE

initié en 2020

Partageons nos lectures !

Prochaine rencontre

Mardi 6 juin 2023

de 20h30 à 22h, par visio-conférence

<https://us02web.zoom.us/j/82240848637?pwd=aVM3VHpWVEU2MVRnSEtJOFpVMHc5UT09>

pour partager notre lecture du livre :

La nuit du cœur

Christian BOBIN éd Gallimard Folio (2020)

Cet ouvrage nous fait sortir de l'intellect pour entrer dans l'émotion et la poésie. C'est d'abord un texte à méditer... Pas facile, mais une expérience unique !

Au cours de notre échange, animé par Jean-François Mézières, à partir de notre lecture, nous pourrons :

- Lire les passages qui nous ont marqué
- Exprimer les émotions ressenties par cette poésie
- Partager les éclairages perçus sur notre propre vie

*Pour nous aider, JF Mézières nous livre **deux critiques de l'ouvrage**, ainsi qu'un **extrait de la dernière interview de Christian Bobin**, avant qu'il ne nous quitte, le 23 novembre 2022.*

1) Les grands poètes ont tous connu leur nuit. Celle d'une révélation ou d'une visitation...

Celle de Christian Bobin se passa dans la chambre 14 d'un hôtel, à Conques (Aveyron), face à l'Abbatiale Sainte-Foy, du XI^e siècle. Une nuit, une seule. Mais une nuit du cœur qui a donné son titre à son dernier livre (1).

Le mystère de la pierre de schiste de l'abbatiale, la lumière tombée de ses vitraux ont allumé les feux de l'écriture. « **Ce n'est pas moi qui vois les choses. Ce sont les choses qui me donnent leurs yeux** », prévient-il. Et ses mots et ses idées bouillonnent - comme jamais - dans son antre d'alchimiste. Il dit même avoir atteint là « **le centre muet du vrai langage** ».

Infirmes bien portants : Lui reviennent les questions : « **Qu'est-ce que le sacré ? Sinon le souffle que chacun porte en soi jusqu'au bout** » ; « **Qu'est-ce que tu appelles le néant ?** » Quelques réponses émergent : « **Le dépouillement ne consiste pas à se défaire des choses mais de soi** » ; « **On reconnaît l'amour à ce qui le menace et tout le menace.** »

Les doutes rôdent, bien sûr. Les humains, pour lui, demeurent des « **infirmes bien portants** ». Face à Dieu, il constate que « **les agneaux n'osent plus aujourd'hui se reconnaître** ». Il ne faut pour autant pas désespérer. Le poète livre le combat, celui du cœur. Au bout de cette nuit du cœur, il a vu poindre cette vérité, entre autres : « **Il n'existe pas d'intelligence artificielle. La racine de l'intelligence, son centre invisible à partir de quoi tout rayonne, c'est l'amour.**

On n'a jamais vu et on ne verra jamais d'amour artificiel. »

L'écriture ciselée déborde d'images. On s'y perd un peu parfois. On s'y retrouve souvent. On frissonne de se voir dans ce miroir tendu avec une infinie bienveillance.

2) Tout commence à Conques dans cet hôtel donnant sur l'abbatiale du onzième siècle où l'auteur passe une nuit. Il la regarde comme personne et voit ce que, aveuglés par le souci de nous-mêmes et du temps, nous ne voyons pas. Tout ce que ses yeux touchent devient humain – vitraux bien sûr, mais aussi pavés, nuages, verre de vin. C'est la totalité de la vie qui est embrassée à partir d'un seul point de rayonnement. De retour dans sa forêt près du Creusot, le poète recense dans sa solitude toutes les merveilles « rapportées » : des visions, mais également le désir d'un grand et beau livre comme une lettre d'amour, La nuit du cœur. C'est ainsi, fragment après fragment, que s'écrit au présent, sous les yeux du lecteur, cette lettre dévorée par la beauté de la création comme une fugue de Jean-Sébastien Bach.

Dernière interview de Christian BOBIN (Dans le Journal La Vie - extraits)

L'épopée industrielle : avez-vous ressenti ses méfaits dès votre jeunesse ? Je remarque que vous mettez un P majuscule ironique au mot progrès...

Le « Progrès » a pris la place de Dieu. Il y a cette croyance absurde et morbide qu'il suffit de continuer sur sa lancée pour s'en sortir : qu'en élargissant la tâche, on va la faire disparaître ! Quand en aura-t-on fini avec cette foi stupide en un « Progrès » qui va résoudre les problèmes du « Progrès » ? Comment peut-on demander à ce qui nous tue de nous ressusciter ? Durant mon enfance, au long des années 1950-1960, l'épopée industrielle et technique commençait déjà à s'essouffler. J'ai senti le poids des choses en train de s'effondrer sur elles-mêmes. C'est en en prenant le contre-pied que j'ai voulu écrire. Ce n'est pas un hasard si j'essaie de faire de l'écriture un rameau aérien, quelque chose de plus léger que la légèreté même. Parce que j'ai baigné dans cette atmosphère d'une cité dite « ouvrière », presque pharaonique à l'époque : je voyais les esclaves égyptiens défiler sur leur vélo pour répondre à l'appel des usines. Ils avaient une fierté – que je comprends d'ailleurs, parce qu'on leur donnait encore à l'époque une reconnaissance pour ce travail. Et en échange, on leur offrait une protection – tout cela a disparu très vite. J'ai connu cet univers par sa surface très pesante et par son dogme du travail – un monde qui nous empêche d'être... C'est parce que j'aime les gens que je n'aime pas le monde. J'ai connu la puissance financière, orgueilleuse, matérielle et tellurique du monde. Elle a ses beautés, comme un volcan a ses éclats. Mais il m'a paru nécessaire de sortir très vite de là pour rencontrer quelqu'un, pour avoir la chance de donner leur vie pleine aux chansons d'amour du XVI^e siècle. Et je peux témoigner qu'elles sont vraies, dans une amitié profonde entre deux personnes, dans un lien qui n'est plus d'avidité ni d'emprise, mais de respiration commune, enjouée et élargie.

« L'absence, le vide, le manque, qu'avez-vous fait d'eux ? Ce sont notre seul bien », affirmez-vous...

Ces choses-là sont la source de la beauté. C'est de nos nuits de désespoir que va fleurir une glycine qui se penche par-dessus un mur. C'est de nos déchirures, de nos doutes et de nos manques que naissent des palais dans les cieux et toutes sortes de printemps imaginables. Si nous nous coupons de ces racines profondes, alors nous nous coupons des fleurs et des fruits qui viennent après et naissent d'elles. Il y a un lien entre la plénitude et le manque, entre le visible et l'invisible.

Je n'écris pas pour réparer, je n'ai pas cette prétention-là, mais pour faire se rejoindre ce qui a été disjoint par notre inattention, notre paresse, et par la violente modernité. J'écris pour qu'on puisse à nouveau ressentir le frôlement de l'invisible dans le visible, ici-bas. Je ne dis pas qu'il y a un autre monde, je n'en sais rien, bien que j'en aie souvent le soupçon. Mais je dis qu'à l'intérieur de notre monde terrestre, il y a des choses à la fois faibles et immortelles, très précieuses, qui nous mettent leur main sur l'épaule et nous demandent de faire attention à nous. J'écris en espérant faire entendre cette parole que nous massacrons avec nos bruits, notre avidité et notre insensibilité grandissante. J'ai reconnu que ceux qui étaient porteurs du muguet rouge, ce rouge battant du cœur, sont pour la plupart des inconnus qui aident à maintenir le monde à flot, à ne pas avoir le souffle complètement brisé, et peut-être même à commencer un début de réenchantement. La confrérie du muguet rouge est une sorte de compagnie secrète...

... qui seconde le poète ?

Si le poète a un rôle, c'est de rehausser le langage à son point d'incandescence. C'est par les yeux du langage que nous voyons. S'ils se sont fermés à force de publicité et d'abrutissement, qu'au moins quelqu'un ici ou là redonne à ce langage sa splendeur native, et nous remette au premier matin du monde, qui peut toujours venir. La fin du monde est juste à côté du premier matin du monde. Ce n'est pas si compliqué de tenter un pas de côté : il peut être fait à tout moment, même aujourd'hui alors que nous commençons à payer le prix fort. Comment ne pas voir le paradis à côté de l'enfer ? Mais désormais, l'enfer est tellement ronronnant que nous perdons même de vue son voisin. Au fond, sans lâcher une seconde un instinct contemplatif, c'est pour donner à la douceur réelle des choses sa vraie lumière qu'il m'a fallu éclairer aussi la face sombre du monde. Mais les choses d'esprit sont vivantes à jamais et pour toujours. Le sourire de mon père, qui a déjà eu lieu il y a plus de 20 ans, hante mes livres. Les vrais instants ne sont jamais pris par le temps, car ils étaient déjà saisis par l'éternel. Écrire, c'est travailler du côté de l'éternel, je suis un petit soldat au service de l'invisible, un simple maquisard.